

Les histoires de Lucette

Si je me trompe dans mes racontars, tu peux effacer ?	2
Tu veux que je te parle d'une bêtise de ma petite jeunesse ?	3
Bon on a pris de l'age, la guerre est arrivé là dessus, j'avais seize ans	4
Nous étions à l'exode avec maman, papa, qui avait quitté Saint-Denis avec des voisins, des chiens, des chats, tout ce qu'on avait pu traîner dans l'auto	5
Je me suis fait arrêtée parce que j'étais une petite jeune fille qui travaillait, mais qui aimait bien promener	6
J'étais à deux pas de l'aéroport de Gonesse, et les allemands venaient bombarder	7
Les allemands m'ont fait descendre du train quand je voulais aller en Lozère	8
À la préfecture de Moulin, je suis reçu par un charmant monsieur	9
Le train a mis neuf jours de Moulin à Saint-Chély-d'Apcher	10
On avait emmagasiné quelques armes que nos fiancés et maris nous avaient remis	11
Et moi je les ai mises toutes à plat, les moleskines, et j'ai fait des sacs à main	12
C'était pas Ouradour-Sur-Glane, mais ça devait le lui ressembler, en plus petit	13
Ils ont pris des paysans, des femmes, n'importe qui, ce qu'il trouvaient en route	14
Maurice, au maquis, comme il ne voulait pas être trop mitrailleur, il était chauffeur	15
Maurice conduisait la camionnette, qui avait été volée chez les paysans	16
C'était pas mon mari, un grand copain, je frisiais les fiançailles... ..	17
Maurice s'appelait Kiki au maquis	18
On est allé chez une cousine qui avait une barbe, dingue !	19
Je suis une J3 !	20
J3	20
J'ai mangé des oranges grâce à mon fiancé de l'époque	21
Je travaillais chez Pochet et du Courval	22
Ils m'ont mangé mes biscuits !	23
J'achetais du beurre au marché noir et j'en faisais de la crème de beauté	24
Maurice a été réquisitionné par les allemands	25
L'allemand a sorti le grand couteau et il a voulu l'embrocher	26
Il est resté un moment quand même avec les boches	27
Il a déménagé le ministère de la défense, à l'exode, mon Maurice	28
On perd un peu de sa jeunesse	29
On allait où le vent nous poussait	30
J'ai été pleuré du pain chez les militaires français	31
Les mois de juin étaient beaux avant	32

Si je me trompe dans mes racontars, tu peux effacer ?

Si je me trompe dans mes racontars, tu peux effacer ? Ha bah ça va.

Tu sais Madame de Sévigné, elle disait : « on se trompe quelquefois, je suis allé à un dîner hier soir, il y avait au moins douze cents poulets.

- Oh ! Ne serait-ce pas douze poulets ?

- Non, douze cents. »

Madame de Sévigné, t'as pas appris ça à l'école ?



Tu veux que je te parle d'une bêtise de ma petite jeunesse ?

Tu veux que je te parle d'une bêtise de ma petite jeunesse ? Tu l'inscris dedans ? Bon c'est une petite histoire de gosse, un peu méchante sur le bord mais amusante, et triste à la fois. Bon une voisine de mes parents était un peu instable de la tête, elle hurlait toujours, alors un jour on décide avec des filles, cinq filles, cinq copines, de lui faire une farce et on se met en route pour la lui faire, c'est à dire on va dans un champ, où il y avait de l'herbe, un peu haute bien sûr et chacune de nous cinq dépose un petit tas, et ce petit tas on l'enrobe le mieux possible dans du papier et on va une par une le mener à la boîte à lettre de cette pauvre femme un peu perdue de la tête. C'était méchant, mais c'était un souvenir de jeunesse. Des bêtises. C'était pas bien beau, hein ?

Bon on a pris de l'age, la guerre est arrivé là dessus, j'avais seize ans

Bon on a pris de l'age, la guerre est arrivé là dessus, j'avais donc... en 1940, j'avais... Je suis née en 24, bon, c'était d'abord la guerre ya avait pas encore les allemands, j'ai donc vécu l'exode, mon frère René s'est fait canardé par l'armée italienne qui était encore avec Hitler. Il s'est fait bombardé et il a pris une balle dans le bras, c'était le bras gauche, il s'est protégé la tête alors il avait la main en l'air et la balle a traversé complètement le bras, elle est rentrée dans un endroit et elle lui est sortie tout en haut. Il avait deux trous dans le bras. Ils l'ont emmené à l'hôpital, ma mère. Puis l'hôpital, on a été obligé d'évacuer, donc il est resté tout seul à l'hôpital et le pauvre on ne savait plus dans quel hôpital, à quelle distance de nous il était. Il est resté comme ça pendant, à peu près, trois quatre mois, éloigné de nous sans savoir s'il était mort ou vivant et un jour que ma mère était chez sa mère, sa propre mère, la grand mère de mon frère, arrive devant elle mon frère qui avait pu revenir sain et sauf, avec un bras tout abîmé mais encore valide, voilà ça c'est la chose un peu... le démarrage terrible.

Nous étions à l'exode avec maman, papa, qui avait quitté Saint-Denis avec des voisins, des chiens, des chats, tout ce qu'on avait pu traîner dans l'auto

Alors c'est à dire que là où nous nous étions à l'exode avec maman, papa, qui avait quitté tout Saint-Denis avec des voisins, des chiens, des chats, tout ce qu'on avait pu traîner dans l'auto. On a perdu d'ailleurs tous les chiens qui ont eu peur du bombardement qu'on a subi par les allemands et les italiens réunis. Ils se sont sauvés, on les a pas retrouvés, et c'est vrai, c'est bien triste. J'ai été très très contrariée de cela, je les aimais, je les aimais beaucoup. Et alors on est repartis et on est arrivé dans un champ, il n'y avait personne dedans. Mon père qui avait quitté Saint-Denis pour s'éloigner des armées allemandes qui arrivaient, on s'est retrouvé en plein cœur des allemands. Alors mon père avait un revolver, qu'il avait gardé lorsqu'il était soldat, qui était très vieux mais qui marchait, et on l'a enterré dans une boîte à cube, les anciennes boîtes carrées, profondes. On l'a mis dedans, on l'a enterré. Il y est peut être toujours, j'en sais rien, on ne peut pas savoir.

Et de là on a fait l'exode, on est reparti, on a attendu que la guerre se passe et la guerre s'est mal passée, puisqu'on a perdu la guerre, hélas, et là il y avait les allemands.

Je me suis fait arrêtée parce que j'étais une petite jeune fille qui travaillait, mais qui aimait bien promener

Je me suis fait arrêtée moi, j'avais 16 ans, parce que j'étais une petite jeune fille qui travaillait, j'avais dix-huit ans, mais qui aimait bien promener. Et en me promenant, moi c'était Georges Guétari, les artistes de l'époque, et c'était le soir tard, le récital finissait vers vingt-et-une heures, vingt-deux heures, et le couvre-feu était à vingt-deux heures. Alors les allemands, quand ils me voyaient marcher toute seule dans le rue à vingt-deux heures, ils me demandaient où j'allais... Bon ben, je m'en suis sortie quand même, par deux fois arrêtée, par deux fois, j'ai réussi à dire que j'étais arrivée chez moi. C'était pas vrai, je mentais, mais il ne m'ont pas accompagnée jusqu'au bout, donc il ne l'ont pas su, ils sauront jamais. Ça c'est le début de la jeunesse.

J'étais à deux pas de l'aéroport de Gonesse, et les allemands venaient bombarder

Et nous avons eu malheureusement la perte de la guerre, et l'occupation.

Alors là, l'occupation, ça été terrible, parce que j'étais à deux pas à vol d'oiseau, j'étais à deux pas de l'aéroport de Gonesse, et les allemands venaient bombarder. Les anglais venaient bombarder quand il y avait les allemands, et après c'était les anglais qui venaient nous bombarder, parce que c'était les allemands qui occupaient. On était à deux pas de là et on entendait sans arrêt les bombardements. On s'en est sortis, on entendait, on restait dehors malgré qu'il y avait des - comment ça s'appelait ? - des sirènes, des alertes, on les suivait pas, on restait dehors. Alors on entendait les obus, qui étaient tirés de la Courneuve, du champ de la Courneuve - qui va bientôt être reconstruit maintenant, qui n'existera plus, la Courneuve - c'était tiré du Bourget, de la Courneuve, et les obus éclataient en faisant ding ding. Les éclats d'obus, devant nous à deux, trois mètres. On bougeait pas. Fallait être cinglé quand même. On bougeait pas. Mon père disait « mais rentrez, rentrez ! ». On rentrait pas. On écoutait ça tomber. Ça nous amusait.

Les allemands m'ont fait descendre du train quand je voulais aller en Lozère

Bon les allemands un beau jour ont perdu, alors ça a été l'occupation. Avec le bon et le mauvais de l'occupation. J'ai été arrêtée, par les allemands, j'ai été arrêtée deux fois par les allemands. Ils m'ont fait descendre du train quand je voulais aller en Lozère pour me réfugier et aller avec mon fiancé au maquis. Je voulais aller au maquis rejoindre mon autre beau frère, et là on s'est fait arrêter dans le train. L'allemand m'a fait descendre. « Descendez, descendez, avec pakages, les pakages ». J'avais un petit sac et un petite valise. Je faisais semblant d'être amoureuse de mon petit fiancé, je le tenais par le cou, mais l'allemand m'a dit « Qu'est ce que tu fais avec sa tête ?

- Alors je dis, je dis, rien, rien.

- Allez descendez avec pakages ».

Ils m'ont fait descendre avec les "pakages". Mon fiancé bien sûr m'a suivi et de là, ils m'ont fait un petit interrogatoire dehors, avec des bancs, ils étaient sur des bancs, une grande table de bois. Ils m'ont appelé « mademoiselle Stephany ! ». C'était moi. Alors, mon fiancé me dit « non, non, ne bouge pas, j'y vais a ta place ». Il savait que j'étais prompte, impétueuse, que je n'avais peur de rien malgré que je ne sois pas une grande bonne femme, je ne craignais rien, j'avais pas peur. Alors les allemands ont dit « c'est mademoiselle Stephany ! ». Alors mon fiancé de l'époque, mon mari ensuite, a dit « elle peut pas venir, elle est malade.

- Qu'est ce qu'elle a ?

- Elle est malade

- Elle est malade ? Bon, alors sa carte d'identité n'est pas entre ses mains, soit elle a une carte d'identité, soit, elle va voir le docteur, mais elle ne passera pas la ligne de démarcation - où nous étions à Moulin - il faut qu'elle ait ça demain matin ».

Bon, au revoir monsieur, hé, c'était la gestapo qui le prononçait, c'était donc important.

À la préfecture de Moulin, je suis reçu par un charmant monsieur

Alors le lendemain matin on se lève et on va à la préfecture de Moulin, où je suis reçu par un charmant monsieur « mademoiselle que désirez vous ? ». J'explique mon cas, que je voulais une carte d'identité parce que j'ai été arrêtée par les allemands, que je n'avais plus le droit de remonter dans le train pour aller en Lozère.

Alors ce charmant monsieur me regarde et il me dit « où allez vous mademoiselle ?

- Je lui réponds, nous allons en Lozère.

- En Lozère ?

- Oui, je suis malade alors je vais me reposer en Lozère.

- En Lozère ?

- Oui...

- Vous savez qu'il y a les allemands là bas ? Et qu'il y a le maquis aussi ?

Parce qu'à tour de rôle ils revendiquaient le droit d'habitation, et là, j'étais arrivée avec les allemands. Ah, bon, pas de chance !

- Il dit, ya les allemands et ya le maquis.

- Alors je lui dit, le maquis ? c'est là où on va ! »

Il me regarde bien droit dans les yeux cet homme, il me dit « Vous avez une pièce d'identité ? ». J'ai dit oui, j'ai mon ancienne carte qui n'est plus valable. Il m'a dit « donnez-la moi » et en une demi-heure il m'a refait une carte d'identité récente. Et avec cette carte d'identité que j'ai royalement brandi - la nouvelle carte, le lendemain - devant les yeux de la gestapo, il y avait deux gestapos qui étaient là et deux trois allemands en militaire. J'ai brandi ma carte en l'air, mon mari a été obligé de me faire baisser les bras parce que je manifestais un peu trop violemment, il craignait pour moi. Et nous avons repris le train.

Le train a mis neuf jours de Moulin à Saint-Chély-d'Apcher

Lequel train a mis neuf jours de Moulin à Saint-Chély-d'Apcher, où nous allions en Lozère. Neuf jours, on avait les mêmes vêtements, mon corsage tenait debout, j' avais un corsage rouge, il tenait debout tellement il était sale. On était comme des bohémiens. Et on avait rien à manger, il nous donnait rien, ni à boire. Enfin on a réussi quand même à se débrouiller puisque, plusieurs années après, de nombreuses années après, je suis encore là. On s'est débrouillés et voilà comment on a atterri en Lozère.

On avait emmagasiné quelques armes que nos fiancés et maris nous avaient remis

Alors là en Lozère mon mari a rejoint son beau frère au maquis et moi je suis resté en attente, avec ma belle sœur, où elle travaillait, à Saint-Chély-d'Apcher. Là on avait emmagasiné quelques armes que nos fiancés et maris nous avaient remis. On les avait entreposés. Et tout d'un coup voilà qu'on s'aperçoit que la Gestapo était devant la maison. On les reconnaissait sans savoir que c'était marqué sur leur nez, ça se sentait à vue de nez ce que c'était. Alors la Gestapo frappe à notre porte. Han ! Je regarde par la fenêtre et je dis à ma belle sœur :

- Ouh la la ! on a été repéré, il y a quelque chose Odette parce qu'il y a la Gestapo qui nous guette.

- Alors elle me dit, mais non on l'a dit à personne !

- Je lui dit, mais si ils sont en bas.

Alors, comme on avait des armes, on a mis les armes dans un petit panier à linge et on a traversé le couloir et on l'a mis chez la voisine, qui d'habitude fermait sa porte, et là l'avait pas fermée ! Donc on est rentré chez elle et on est ressorti dans notre maison en laissant le panier à linge plein d'armes. Et c'est réel ce que je dis. Et personne n'a su qu'il y avait les armes. Sauf que la propriétaire qui n'avait pas fermé, qui revenait toujours beaucoup plus tard, un ou deux jours après, revient le même jour et trouve le panier rempli d'armes ! C'était la voisine. Alors, elle nous a dit :

- Mais qu'est ce que c'est ce que ça ?

- Alors on a dit, vous vous taisez, vous n'avez rien vu, et on reprend le panier à linge.

Avec des roulettes, comme un caddie c'était. Alors on a repris le panier à linge avec les armes dedans. Et voilà, et puis on les a planquées.

Et moi je les ai mises toutes à plat, les moleskines, et j'ai fait des sacs à main

Et puis mon beau frère qui avait lui été embauché comme, plutôt, destructeur, destructeur de voies - ils enlevaient des voies, ils coupaient des voies, bref, ils saccageaient - il nous avait ramené de la moleskine, ce qui ressemblerait maintenant à du nylon, comme un nylon, imitation cuir, c'était de la moleskine qui était sur les sièges du train. Et moi je les ai mises toutes à plat, les moleskines, et j'ai fait des sacs à main, de jolis sacs à main cousus, cousus main, superbes. Toutes les bonnes femmes, des femmes de maquisards je leur en avait fait un. Pis v'la un jour, encore une petite promenade de ces messieurs qui viennent à la maison, encore des gestapistes qui rentrent chez nous et qui nous disent :

- Madame, nous recherchons des choses qui ont été volées à la SNCF.

- Ha..., je bouge pas, alors, nous on a rien.

- Oui, oui, oui... et alors, il me montre un sac, et il me dit, hé, regardez, vous avez fait un sac !

Alors, c'était moi qui les faisait.

- Alors je lui dit, ha non, c'est pas nous, c'est pas nous.

Forcément je mentais, et ma belle sœur me regardait, affolée parce qu'elle ne savait pas ce que je voulais dire... Elle a eu peur, elle a montré son sac que je lui avait fait à elle. Alors la gestapo a dit « il y en a d'autres ». Ils ont fouillé partout et ils ont tout trouvé mes sacs à main. Enfin c'était des genres de grands sacs de voyages, en miniature des sacs de voyages très jolis, fermeture éclair et tout, à la main, à la main s'il vous plaît ! J'avais des doigts avec des trous dedans, je faisais tout à la main, sans dé à coudre. Et les deux bonshommes qui étaient dans la maison, de la gestapo, ils ont tout emballé. Ils ont pas dû les jeter, ils ont du les garder.

Bref on s'est retrouvés sans sac à main, il y en avait plus. Et j'en avais fait un aussi à la femme du chef, monsieur Douard, qui était le chef du maquis. Sa femme en avait un. Ils ont été chez lui, le chercher.

Ma belle sœur a tout dévoilé. Moi, je voulais pas le dire, elle l'a dit. Bon, tant pis. Ils nous ont laissé. Les sacs à main c'était pas grave. Voilà, alors ça c'est la partie du premier maquis. Bon mais par contre d'autres choses beaucoup plus graves, beaucoup plus terribles, tristes, c'est que nous assistions avec ma belle sœur à l'enterrement des maquisards.

C'était pas Ouradour-Sur-Glane, mais ça devait le lui ressembler, en plus petit

Et les allemands quand ils passaient, parce que bien souvent quand les maquisards quittaient Saint-Chély-d'Apcher, la Lozère, pour repartir ailleurs, les maquisards revenaient à Saint-Chély, ça faisait un chassé-croisé de l'un et l'autre. Alors, c'était sans arrêt du malheur quand les allemands arrivaient. Et là ils avaient réussi à prendre des nomades, ils ne trouvaient aucun refuge les nomades. Il n'y avait rien à faire, ça, les bohémiens, dès qu'ils étaient pris ils avaient une trouille des allemands parce que, il n'y avait pas de survivant. Et alors les maquisards, malheureusement, j'ai assisté à Saint-Chély-d'Apcher, où il y a le cimetière, où on peut se rendre pour vérifier mes dires, se renseigner s'il n'existe plus de tombe ; les maquisards qui avaient été pris, dont un que j'ai vu des mes yeux, à genoux, suppliant, pleurant, pleurant ! Rien n'y a fait, il était condamné d'avance. Mais c'était un français. Et là quand ils les avaient fusillés, ils les piétinaient pour les rendre méconnaissables. Et c'est réel, je n'invente rien, je les ai pas vu moi-même, mais je les ai vu faire de loin, et enterrer. Et à Saint-Chély-d'Apcher, il doit bien exister un souvenir quelconque qui précise ce massacre. C'était pas Ouradour-Sur-Glane, mais ça devait le lui ressembler, en plus petit. Ils sont enterrés à Saint-Chély-d'Apcher, sous la "inconnu". Il y en avait une dizaine qui étaient là, inconnus.

On n'y pouvait rien, ne pouvait rien contre eux quand ils étaient en colère.

C'était les allemands.

Ils ont pris des paysans, des femmes, n'importe qui, ce qu'il trouvaient en route

Et les allemands quand les français maquis ont voulu se venger d'eux, ils ont essayé de les traquer un peu plus haut que Saint-Chély-d'Apcher, et ils les ont mitraillé avec ce qu'ils avaient, des fusils, mais les allemands ils avaient des kalachnikovs. Alors quand ils ont vu qu'ils étaient suivis de près avec les allemands et les kalachnikovs - les allemands en avaient - alors les maquisards ont fait demi tour, ils ont abandonné le terrain. Alors là, quand ils ont abandonné, ils ont pris tout ce qu'il ont trouvé sur la route, des paysans et tout ça pour se venger. Ils rattrapait les autres quoi, ils n'ont pas pris les maquisards qui se sont sauvés, ils ont pris des paysans, des femmes, n'importe qui quoi, ce qu'il trouvaient en route. C'était la rage, la rage, complète.

C'était la guerre, on n'y peut rien, fallait un gagnant, fallait un perdant. Ça voilà, c'est la période d'occupation. Ils ne sont pas restés tout le temps, mais c'est le moment où on était là, présent.

Maurice, au maquis, comme il ne voulait pas être trop mitrailleur, il était chauffeur

Et mon mari était déjà au maquis, il était mon fiancé, à peine mon fiancé quoi, une grande connaissance, on s'est mariés ensuite, mais c'était une chose que quand il en parlait, ça lui tirait. Là j'ai encore chez moi le nom de son chef que je pourrai produire. J'ai la carte de son chef, des papiers, son chef du maquis. Il y avait même une photo. Maurice, au maquis, comme il ne voulait pas être trop mitrailleur, fusilleur, c'était pas son genre à mon mari, alors il fallait un chauffeur, et comme il conduisait très bien, c'était un as du volant, parce qu'il était à la tour Beaubourg, il était le chauffeur du colonel de Charles de Gaulle. Et oui, c'était lui le chauffeur. Il a fait son service en retard, parce qu'il y avait les allemands, comme il avait vingt ans, il a pas fait de service militaire. Il l'a fait, on était mariés, après la guerre, tout de suite après, il avait vingt-deux ans, vingt-trois ans.

Maurice conduisait la camionnette, qui avait été volée chez les paysans

En quelle année vous avez quitté Paris ?

En 43, ça doit être.

Et qu'est ce qui vous a décidé à ce moment là ?

Ben, c'est un peu Maurice... un peu Maurice. C'est parce que son beau frère était déjà au maquis, avant lui. Une année avant, il y était. Et puis son beau frère lui a écrit, « tu devrais - il n'y avait pas de téléphone à ce moment là - tu devrais nous rejoindre au maquis, on se débrouille comme on peut, mais on mange bien, on a ce qu'il faut ». On mange bien... Ils allaient chez les paysans, un poulet, un lapin, dix pommes de terre, ils prenaient tout, ils payaient rien. Ils prenaient les voitures, ils avaient réquisitionné une voiture. Allez réquisition, on l'emmène ! Alors Maurice conduisait la camionnette, qui avait été volée chez les paysans. Ils aimaient pas mon beau frère, les paysans. Ils l'auraient tué s'il l'avait eu devant les yeux. Ils le détestaient.

Maurice, la dernière fois que je suis allée en Lozère, ils lui ont dit « tu nous a quand même bien fait monter en colère quand tu es venu avec Maurice - ils s'appelaient tous les deux Maurice - quand tu venais avec Maurice en 43 ! ». Ben oui, parce que le beau frère lui, il prenait tout et il payait rien. Les autos, les cochons (rires), n'importe quoi !

C'était pas mon mari, un grand copain, je frissais les fiançailles...

Moi j'étais pas mariée avec Maurice, je touchais une allocation. Odette elle touchait une allocation, mais c'était son mari qui était au maquis. Moi, j'étais chez ma belle sœur. C'était pas mon mari, un grand copain, je frissais les fiançailles, qui n'étaient pas faites encore et on donnait une allocation... c'est pour ton fiancé. Je l'ai appelé mon fiancé, pour ne pas me tromper. Alors je touchais une allocation. Tu vois ! Ça existait.

Maurice s'appelait Kiki au maquis

Du coup, toi tu étais partie sans ta famille à ce moment là ?

Ha ! Sans même dire à mon père et ma mère où j'étais ! C'est dingue ! quand je suis revenu... Tu sais comment on est revenu ?

Alors t'es partie avec Papy comme ça ?

Comme ça !

Comment ça s'est fait, raconte moi, tu te souviens ?

Il m'a dit « je m'en vais en Lozère avec Maurice Demange ». On l'appelait Maurice Demange pour pas mélanger les deux... Alors Maurice s'appelait Kiki au maquis, et Maurice Demange s'appelait Maurice, mais le mien, il s'appelait Kiki. C'est pour cela qu'on l'appelait, les gens l'appelait Kiki. Il y a pas longtemps encore « Kiki, Oh ! Kiki ». C'était le maquis qui l'avait appelé Kiki.

On est allé chez une cousine qui avait une barbe, dingue !

- Oh, je m'en vais, je m'en vais en Lozère.

- Je lui dis, moi je peux pas y aller ?

- Bon, il dit, si, on va chez les cousins, on va déjà...

Alors on allait chez les cousins. Une cousine qui avait une barbe, dingue ! Moi je riais. À l'époque, ça me faisait rire. Elle avait une barbe. Poilue, poilue poilue ! Et ils demeurait à... il n'y a plus personne du tout, sont tous morts, ou partis.

- Alors je dis, bah...

- Il dit, tu viendrais avec moi ?

J'étais pas majeure. Mon père, pourquoi qu'il m'a pas empêchée ? Je lui ai pas dit... d'accord, mais il aurait pu me faire rechercher (rires). Il m'a pas cherchée, je suis resté avec ma belle sœur ! Quand je suis revenue, il m'a dit :

- D'où tu viens ? (rires)

- Du maquis (rires)

- Quoi ?! (rires)

- Du maquis.

Je lui ai montré ma carte. J'avais une carte. Il savait pas. Il savait pas.

Je suis une J3 !

Donc vous êtes restés un an à peu près, un an et demi ?

Oui, 43, fin 44.

Et du coup, la vie avant de partir là bas, la vie à Paris, comment ça se passait ?

Ben, on crevait de faim, hein ! Moi j'étais J3. J'étais enceinte de mon fils, j'étais mariée, que j'étais encore J3. À la légion d'honneur de Saint Denis, je présentais ma carte, J3 (rires). Je suis une J3 !

Parce qu'il y avait la 1 qui avait le droit à un verre de lait, t'avais la 2 qu'avait un verre de lait et du chocolat, et puis t'avais la 3 ou t'avais des bananes, du chocolat... un peu plus. 200g de beurre au lieu de vingt grammes, tu vois, par exemple, je ne me rappelle plus. On avait plus. Alors moi je suis restée J3. Alain, il avait trois mois, j'étais toujours J3 (rires).

La guerre était finie, mais les cartes ont subsisté. Ils nous ont laissé pas moins d'une année, elles se sont dispersées petit à petit. On avait une carte longtemps. Ben oui. Enfin elle était majorée, c'était pas comme avec les allemands, parce que les allemands, vingt grammes de pain, dix grammes de beurre, dix morceaux de sucre. C'était dur, c'était dur.

J3

« Créé en 1939, le ministère du Ravitaillement est chargé de l'orientation de la production agricole, de la centralisation et de la distribution des produits avec, pour finalité, l'assurance pour chaque Français de recevoir un minimum vital de denrées et de produits, à un prix abordable. À partir de septembre 1940, chaque Français reçoit une carte nominative de ravitaillement. Il en existe pour le pain, la viande, les matières grasses ; d'autres pour les textiles ou le charbon. Chaque mois, les familles retirent à la mairie, pour les consommations journalières, des coupons composés de tickets ornés de chiffres et de lettres qui sont remis aux commerçants pour acheter de la marchandise. Les consommateurs ont droit à une quantité de denrées fixées par le gouvernement en fonction des stocks disponibles, et correspondant à leurs besoins estimés. Il existe huit catégories : E : moins de 3 ans. J1 : 3-6 ans. J2 : 6-12 ans. J3 : 12-21 ans et femmes enceintes 1 630 calories. A : 21-70 ans non travailleurs de force. T : 14-70 ans, travailleurs de force. C : plus de 12 ans effectuant des travaux agricoles. V : plus de 70 ans. Certaines denrées ne sont fournies qu'aux travailleurs de force, d'autres qu'aux enfants. La consommation de pain varie entre 100 et 350 grammes par jour. Les tickets de pain sont donc modulables. Ils sont fournis par le client au restaurant ou apportés par les invités à la maîtresse de maison qui les reçoit. Les marchandises textiles ne sont pas disponibles en permanence mais en fonction de déblocages que le public apprend par la presse. Pour certains produits - les chaussures, par exemple -, il faut demander un bon d'achat à la mairie qui apprécie arbitrairement les raisons fournies. Le système ne va pas sans fraude puisque circulent deux millions de cartes de plus que le nombre de consommateurs. Le moyen le plus simple est de déclarer une perte des coupons. On peut aussi acheter dans les couloirs du métro de fausses cartes de pain. »

Historia, Dossier "Les civiles dans la guerre", encadré dans Mensuel n°753, septembre 2009.

J'ai mangé des oranges grâce à mon fiancé de l'époque

Moi, Maurice, il était chauffeur livreur chez les Transports Réunis de Saint-Denis, alors, quand il transportait des oranges ou du charbon, il passait sur la bascule pour se faire peser, le camion compris, le tonnage... Mais il manquait toujours dix kilo d'oranges (rires)... il passait vite, comme ça, il était pas enregistré.

Alors, j'ai mangé des oranges grâce à mon fiancé de l'époque, qui n'était pas encore mon fiancé, mais qui était le copain de mes frères. Mon frère aîné. C'est comme ça que je l'ai connu. C'est mon frère aîné qui m'a fait marié avec Maurice, parce qu'il l'aimait bien. C'était son copain, il l'aimait bien, il faisait :

- Oh, faudrait que tu te maries, j'aimerais bien que ce soit mon beau frère.

- Ho ! Moi, je vais pas me marier !

Je voulais pas me marier, moi. Je voulais pas me marier. Non, je voulais rester célibataire. On aurait dit que je sentais que le destin était moyen pour moi...

C'est ma belle mère qui m'a fait marier, elle m'a dit : « Bon écoutez Lucette, il y a assez longtemps que vous vous fréquentez avec Maurice vous allez bien vous marier un de ces quatre, quand est ce que vous vous mariez ? ». Ma belle mère, qui était la mère de Maurice de l'époque...

Alors je lui dis, oh oui... bah oui, mais maintenant la guerre est finie... Elle était à peine finie, on avait encore des tickets. On avait encore des tickets, pour le pain et le beurre et puis... je sais plus quoi. On avait encore des tickets.

Je travaillais chez Pochet et du Courval

On a acheté au marché noir des tickets. On serait mort sinon. Les allemands, ils fermaient les yeux, parce que, ils auraient pu le voir.

Mais c'était cher, moi j'achetais du beurre au marché noir. Je travaillais chez Pochet et du Courval, dans la verrerie de luxe des Champs Élysée. J'allais livrer les flacons vides aux parfumeurs, leur montrer les échantillons nouveaux qu'on faisait. Et je touchais, dans un établissement, je ne sais plus lequel, couturier des Champs Élysées - je ne me rappelle plus de son nom, mais un grand couturier, il me semble que c'est Chanel, mais je ne me souviens plus vraiment, je n'ose pas le dire. C'était pendant la guerre. Et on avait le droit à des biscuits vitaminés.

Ils m'ont mangé mes biscuits !

Alors on allait chez le couturier chercher un sac d'environ, je sais pas, environ trois cents grammes de biscuits vitaminés. Parce qu'on avait vingt ans à peine, mais entre seize et vingt ans ils fallait qu'on mange. Alors comme on mangeait mal, ils nous filaient des biscuits. Moi je rapportais les biscuits vitaminés à mon patron, sur les quais Valmy... Mais tout bêtement, il y a un mois je me suis dit, mais qu'est ce qu'ils en faisaient, des biscuits vitaminés ? On en voyait pas la couleur !

Heureusement, en cours de route, j'en bouffais quatre (rire) ! En cours de route, ouais, j'en mangeais quatre, cinq, mais après je leur donnais le paquet, il y avait quand même un kilo. Qu'est ce qu'ils en faisaient ? J'ai jamais vu un biscuit...

Mon chef, il s'appelait, comment... comment il s'appelait ? Monsieur... Je disais toujours « il a le même nom que sa taille ». Il mesurait deux mètres, deux mètre il mesurait. Sa fille elle chaussait du quarante-six, sa fille, une horreur, elle mesurait un mètre quatre vingt et quelques.

Pochet et du Courval, c'était le nom de la verrerie où je travaillais, où j'allais chercher les biscuits vitaminés que je lui remettais, au bureau... mais lesquels bouffait les machins ? moi j'en avais pas ! Ma tante - tiens ! - avec qui je travaillais, elle n'en avait pas ! Ils se les cognaient ! Pis comme un con, moi j'ai jamais rien réclamé. J'aurais dû quand même. J'aurais dû, hé des biscuits, c'est aux J3. J'étais seule J3 là dedans, il y avait que moi. Ils m'ont mangé mes biscuits ! J'ai pensé ça il y a huit jours en rangeant les papiers, en retrouvant mes papiers de maquis et tout ça... les biscuits ! Incroyables (rires) !

Je suis pas morte, je suis pas morte...

J'achetais du beurre au marché noir et j'en faisais de la crème de beauté

Et bien, j'achetais du beurre au marché noir, chez un garçon qui était un peu amoureux de moi, qui m'en fournissait, au marché noir. C'était pas donné. Et qu'est ce que j'en faisais ? De la crème de beauté ! Je le mettais sur la tronche ! Comme j'avais une folie peau fine, fragile, je me mettais le beurre sur la figure (rires). Tu te rends compte ?

On achetait deux cent cinquante, trois cents... Hé ça coûtait cher ! Ça coûtait cher le beurre. Au marché noir. Il y a que ça qui faisait bouffer !

Mon père il se débrouillait aussi, des fois. Maurice, le charbon... il chauffait sa mère et il nous donnait des oranges, il les vidait à la maison. Il y avait des centaines d'oranges... Devant chez nous, elles étaient les oranges. Devant mes parents (rires). Je comprends pas comment on ne se faisait pas voler.

Alors on mangeait des oranges, rapport à Maurice. Tout ce qu'il pouvait voler, hein ! Oh, bah, hé, ils nous piquaient tout, hein ! S'ils l'avait pris Maurice à cause du charbon, ils l'auraient fusillé.

Maurice a été réquisitionné par les allemands

Maurice a failli se faire tuer. Il a été réquisitionné par les allemands. À Paris je crois... Il était à Paris, il livrait, il était chez les Transport Réunis. Les allemands lui ont dit :

- On a besoin de votre camion !

Alors il est descendu.

- Ils lui ont dit, non, chauffeur avec !

- Oh, ben, fait que je rentre chez mes parents, que je leur dise...

- On s'en va, en Normandie.

Et puis total, c'était la Bretagne.

Ils l'ont emmené en Bretagne. Sa mère elle ne le savait pas. Ils ont pas voulu qu'il aille voir sa mère. Comme il était grand, ils ont dit, il a pas besoin de sa mère. Donc elle a jamais su que les allemands... bon, elle s'en est douté, je ne sais plus comment elle s'en est douté. Quelqu'un l'a vu je crois, quelqu'un l'a rencontré...

Ils prenaient comme ça, ils réquisitionnaient.

L'allemand a sorti le grand couteau et il a voulu l'embrocher

Alors ils l'ont emmené, et là où c'était en Bretagne, il était donc en train de manger, avec les allemands - il travaillait avec eux puisqu'il avait été réquisitionné - et il a un allemand qui a fait quelque chose, je ne me rappelle plus ce qu'il a fait. Maurice est intervenu. Il s'est mis dans la conversation, dans le mouvement. Et ça n'a pas plu à l'allemand, il a sorti le grand couteau avec lequel il coupait le pain, et il a voulu embrocher Maurice. Et c'est un allemand, un autre allemand, qui est arrivé là qui a dit, comme on dirait en français - « Arrête ta connerie quoi, arrête ! Tu vas pas le tuer pour ça ! ».

Voilà.

Alors il a eu vie sauve rapport à un autre allemand. Il a dit « j'ai eu chaud, hein ! ». Avec un commac de machin ! Un couteau de boulanger, les grands couteaux qu'ils avaient. Il a dit « j'ai eu peur, j'ai fait le fier, mais je l'étais pas ».

Il fallait faire rien, fallait bien tout mesurer.

Il est resté un moment quand même avec les boches

Donc il est parti et ?

Il a demandé une permission et il est pas retourné.

Il a profité d'une permission, c'est ça (pour partir au maquis) ?

Oui. Ils accordaient quand même, du fait qu'il travaillait. C'était un travailleur. Mon frère aussi est parti en Allemagne, comme travailleur.

C'était comme le Service du Travail Obligatoire, mais en France ?

C'était pareil. Quand ils réquisitionnaient, c'était pas la peine de dire ma mère est malade, ma fille est mourante. Pfft. Connais pas.

Donc il est resté plusieurs mois, voire une année ?

Oui, il est resté un moment quand même avec les boches.

Il a déménagé le ministère de la défense, à l'exode, mon Maurice

Il a déménagé le ministère de la défense, à l'exode, mon Maurice. Il avait tout le personnel dans son camion, du ministère de la Défense. Il les emmenait je ne sais plus où. Et puis en route ils ont été bombardés, par les allemands. Oh, il dit Maurice, t'aurais vu les vieilles, elles étaient pas jeunes, mais, elles passaient par dessus les ridelles du camion (rires). Elles se laissaient tomber par terre pour pas être tuées pas les allemands qui canardaient. Ils canardaient, ils ne faisaient pas semblant.

Moi j'ai été canardée. Mon frère a été blessé comme ça. Il y avait les allemands, les italiens.

On perd un peu de sa jeunesse

Quand ils m'ont canardé à Léré, c'est à côté de Cosne. On était d'ici comme l'arbre là à une réserve d'essence. Quand j'ai vu ça, j'ai beau n'avoir que dix neuf ans, même pas, dix huit, j'ai dit - j'étais avec ma mère et mon père, et mon frère, mon frère il a été blessé, il a été emmené, on l'a perdu de vue, on ne savait pas où il était - j'ai dit à ma mère, on est cuit maman ! Ils vont bombarder l'essence, on est cuit ! S'ils avaient bombardé... Ils ont évité l'essence. Alors ils n'ont pas envoyé de bombe. Des très petites, une ou deux quoi, pas beaucoup. Juste le temps de mettre un incendie. Alors j'ai vu la maison qui avait pris la bombe qui s'embrasait et dedans la maison : « Miaou ! Miaou ! » Le chat qui rôtit, le chat. J'oublierai jamais. J'ai regardé si je pouvais le sauver. Mais les flammes étaient déjà grandes. J'étais là et le feu était à la porte. J'étais à côté de la maison qui flambait, mais comment faire ?

On était canardé en haut et le feu en bas. Qu'est ce que tu veux faire (sourire) ? Tu te laisse canarder ou tu vas dans le feu !

On a vécu des sales moments quand même. On perd un peu de sa jeunesse. On devient vieux vite. Moi, ça été mon cas. On devient serein. On parle plus pareil. Ma mère le disait « t'as plus la voix même Lucette ». Ça marque quand même tout ça. Mais ce petit chat « miaou ! »... Je voulais qu'on le sorte du feu. C'est triste.

On allait où le vent nous poussait

Ça c'était pendant l'exode ?

C'était tout au début, avant l'invasion des allemands. On s'est enfuit avec le camion des Transports Réunis que mon père conduisait. Parce que Maurice en avait un, mais il était parti avec les allemands. Alors nous on a pris la mère à Maurice, avec nous et son chien et le mien, les deux nôtres.

Vous alliez où alors ?

Oh, bah on allait où le vent nous poussait ! On ne savait pas où. Les voitures, comme ici quand il y a la queue-leu-leu au machin de paiement là. C'était comme ça l'exode. Hé ! hé ! (sourire). Tu roulais pas, tu bougeais ! Ha oui...

J'ai été pleuré du pain chez les militaires français

J'ai été pleuré du pain, à l'exode, chez les militaires, français, puisque c'était la ligne de démarcation, les allemands normalement n'avaient pas le droit d'y passer. C'est ce qu'on voulait, on voulait sauter cette ligne de démarcation à Moulin, où elle commençait. Mais malheureusement on l'a pas atteinte jusqu'au bout. Alors on est allé chez les jeunes soldats qui étaient casernés à Moulin et - c'était pas Moulin, c'était plus près du Loiret, je ne me rappelle plus, je me rappelle plus où c'était - peut être Orléans quand même, c'était dans ce coin là - et on est allés chez les soldats.

- Vous pouvez nous donner pain ?

Ils nous donnaient deux parts rondes, comme ça, ça faisait deux, trois kilos. Je suis revenue toute fière avec mes douze, treize, quatorze personnes qu'on était parti ensemble. Je leur ai mis le pain sur la table, avec mon frère...

Plus tard je me suis dis, mon dieu ! Avoir quémändé du pain !

Ils nous l'ont donné. Quand même deux rondelles. Des pains ronds. Des pains ronds, un peu plats. Ça faisait deux kilos peut être, à nous deux, un mon frère, un moi.

Les mois de juin étaient beaux avant

Et on a couché là, comme il faisait tard, on a couché sur le sol, à même le sol. Rien, pas de couverture. Mais c'était mois de juin, et les mois de juin étaient beaux avant. Un beau mois de juin.

Alors on a couché tous, sur les pavés du trottoir, hé (sourires) les soldats nous ont laissé. On était tous allongés.

Des souvenirs. Ils sont pas beaux, hein ? Ils sont tristes, hein ? non ?